MUSÉE DE L'HISTOIRE
DE L'IMMIGRATION

RECUEIL D'EXTRAITS LITTÉRAIRES (ROMANS, POÈMES, ESSAIS, TÉMOIGNAGES, ARTICLES) AUTOUR DE L'EXPOSITION *« FRONTIÈRES »*

PALAIS DE LA PORTE DORÉE
MUSÉE NATIONAL DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION | AQUARIUM TROPICAL
293 avenue Daumesnil - 75012 Paris | www.palais-portedoree.fr

❖ SOMMAIRE

PRÉAMBULE 3
HISTOIRE ABREGÉE DE DIFFERENTS CULTES 3
LES VIES DES HOMMES ILLUSTRÉS 4

LES MURS FRONTIÈRES DANS LE MONDE 6
A. MEXIQUE/ÉTATS-UNIS 6
B. INDE/BANGLADESH 11
C. CORÉE DU NORD/CORÉE DU SUD 14
D. ISRAËL/PALESTINE 16
E. BERLIN EST/BERLIN OUEST 20

LA TRAVERSÉE DES FRONTIÈRES EN EUROPE. PERSPECTIVES HISTORIQUES 22
F. PREMIÈRE GUERRE MONDIALE : LES RÉFUGIÉS BELGES 22
G. SECONDE GUERRE MONDIALE : ALSACIENS ET MOSELLANS 24
H. ANNÉES SOIXANTE : O SALTO DES PORTUGAIS 27

L'EUROPE : OUVERTURE OU FERMETURE ? 29
I. LE PASSAGE 29
J. LES CAMPEMENTS 32

MOURIR À LA FRONTIÈRE 36
K. ESPAGNE : ALGESIRAS 36
L. ITALIE : LAMPEDUSA 38
M. LYBIE : LE DESERT 40

EN FRANCE 42
N. CALAIS 42
O. LA CIMADE À PARIS 43
P. LES MIGRANTS 46

❖ PRÉAMBULE

DEUX MYTHES SUR LES FRONTIÈRES

- La sacralisation des frontières : le dieu Mercure dans la mythologie romaine
- La frontière fratricide : la légende de Remus et Romulus

HISTOIRE ABREGÉE DE DIFFÉRENTS CULTES

Jacques-Antoine Dulaure

Jacques-Antoine Dulaure (1755-1835), archéologue et historien français, décrypte la légende de Mercure, dieu des frontières et du commerce.

C'est Mercure qui, suivant la fable, après les débordements du Nil, enseigna aux Égyptiens la superficie de chaque propriété, dont les eaux de ce fleuve avaient fait disparaître les limites. On voit qu'alors ce dieu remplissait les fonctions de bornes de pierre, hautes et solidement plantées, qui, après l'écoulement des eaux, indiquaient à chacun son héritage : bornes sans lesquelles les diverses propriétés n'eussent pu se reconnaître.
Mercure était le dieu des négociations, il intervenait dans tous les traités de paix ou d'alliance. Cette attribution allégorique s'explique facilement : c'est sur les frontières que se faisaient les négociations, que se concluaient tous les traités. La méfiance réciproque des négociations, la sûreté et l'indépendance dont ils avaient besoin de jouir pendant le cours de leurs opérations, rendaient indispensable le choix d'un terrain neutre. Les frontières offraient cet avantage aux nations limitrophes ; elles en offraient un autre : ce terrain consacré, théâtre des négociations, rendait solennels les serments qui les terminaient ; et le dieu que l'on croyait présent devenait, en quelque sorte, le garant des traités ; souvent même ces traités étaient inscrits sur les pierres limitantes et adorées. […]

D'après le grand nombre de tombeaux placés sur des frontières, on voit pourquoi Mercure, présidant sur celles-ci, devait avoir

autorité sur ceux-là, et pourquoi la fable, qui le fait dieu et protecteur des frontières, lui donne en même temps l'attribution de protéger les âmes des morts, et de les conduire aux enfers.
Mercure était le dieu du commerce et des marchands. Cette attribution lui vient de ce que les foires et les marchés se tenaient sur les frontières. […]

Festus nous apprend que le nom de Mercure dérive du mot *marchandise, a mercibus est dictus*. Cet auteur latin, dans cette définition, s'est approché de la vérité, mais ne l'a pas atteinte. *Mercure et Merces* ne dérivent pas l'un de l'autre : ils sont les fils d'un même père, ils doivent tous deux leur origine aux mots *mark*, *merc* ou *marche*, qui signifient frontière ; d'où sont venus les mots français *marché*, *marchand*, *marchandise*, *commerce*, *mercerie*, poids de *marc* ; ainsi que des mots *magasin*, *bargene*, *marché,* est venu le vieux mot français *barguinier** ; tout comme du mot *forum* qui, dans sa signification primitive, exprimait une frontière, est dérivé le mot *foire*.
Ces explications simples prouvent l'analogie qui existe entre les mots *mercure*, *marché*, *foire* et *frontière* : noms qu'on a donnés aux échanges qui s'opéraient sur les frontières, au local où ils se faisaient, et au dieu qui y présidait.
On sent pourquoi les échanges s'opéraient sur des frontières de préférence à d'autres lieux. La méfiance naturelle qui devait exister entre des peuplades barbares, voisines et souvent ennemies, leur faisait une nécessité de choisir, pour la liberté du commerce, la sûreté des commerçants et des marchandises, un lieu indépendant, situé hors des territoires. Les frontières étaient l'unique terrain où ces peuplades pouvaient sans crainte opérer leurs échanges ; et la sainteté du lieu en imposait d'ailleurs aux gens de mauvaise foi.

* « marchander plus ou moins longtemps ».

Histoire abrégée de différents cultes, éd. Guillaume ,1825

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRÉS

Plutarque

Plutarque raconte la vie de Romulus et la légende de la fondation de Rome en 753 avant J.C. (extrait)

Quand on fut prêt à bâtir la ville, il s'éleva une querelle entre les deux frères sur le lieu où on la placerait. Romulus voulait la mettre à l'endroit où il avait déjà construit ce qu'on appelait Rome carrée. Remus avait désigné sur le mont Aventin un lieu fort d'assiette, qui prit de lui le nom de Remonium, et qu'on appelle aujourd'hui Regnarium. Ils convinrent de s'en rapporter au vol des oiseaux, qu'on consultait ordinairement pour les augures ; et, s'étant assis chacun séparément, il apparut, dit-on, six vautours à Remus, et douze à Romulus. D'autres prétendent que Remus vit véritablement les siens ; mais que Romulus trompa son frère, et qu'il ne vit les douze vautours qu'après que Remus se fut approché de lui. […]

Quand Remus sut qu'il avait été trompé par son frère, il en fut si mécontent, que pendant que Romulus faisait creuser les fondements des murailles, il le raillait sur son ouvrage, empêchait les travailleurs, et en vint même jusqu'à sauter le fossé. Il fut tué sur-le-champ par Romulus lui-même, disent les uns ; et selon les autres, par Celer, un de ses gardes. Faustulus périt dans cette occasion, avec Plistinus son frère, qui l'avait aidé à élever Romulus. […]

Romulus, après avoir enterré son frère et ses deux nourriciers dans le lieu appelé Remonium, s'occupa de bâtir la ville. Il avait fait venir de Toscane des hommes qui lui apprirent les cérémonies et les formules qu'il fallait observer, comme pour la célébration des mystères. Ils firent creuser un fossé autour du lieu qu'on appelle maintenant le Comice ; on y jeta les prémices de toutes les choses dont on use légitimement comme bonnes, et naturellement comme bonnes, et naturellement comme nécessaires. À la fin, chacun y mit une poignée de terre qu'il avait apportée du pays d'où il était venu, après quoi on mêla le tout ensemble : on donna à ce fossé,

comme à l'univers même, le nom de Monde. On traça ensuite autour du fossé, en forme de cercle, l'enceinte de la ville. Le fondateur mettant un soc d'airain à une charrue y attelle un boeuf et une vache, et trace lui-même sur la ligne qu'on a tirée un sillon profond. Il est suivi par des hommes qui ont soin de rejeter en dedans de l'enceinte toutes les mottes de terre que la charrue fait lever, et de n'en laisser aucune en dehors. La ligne tracée marque le contour des murailles ; et, par le retranchement de quelques lettres, on l'appelle Pomérium, c'est-à-dire, ce qui est derrière ou après le mur. Lorsqu'on veut faire une porte, on ôte le soc, on suspend la charrue, et l'on interrompt le sillon. De là vient que les Romains, qui regardent les murailles comme sacrées, en exceptent les portes. Si celles-ci l'étaient, ils ne pourraient, sans blesser la religion, y faire passer les choses nécessaires qui doivent entrer dans la ville, ni les choses impures qu'il faut en faire sortir.

Les Vies des hommes illustres, Plutarque (œuvre écrite entre 100 et 115 ap J.C.), traduction D. Ricard.

❖ LES MURS FRONTIÈRES DANS LE MONDE

A. MEXIQUE/ÉTATS-UNIS

LA FRONTIÈRE DE VERRE.
Roman en neuf récits Carlos Fuentes

« La frontière de verre, c'est la frontière qui sépare le Mexique des États-Unis. Au long du fleuve appelé Río Grande d'un côté, Río Bravo de l'autre. Les neuf récits s'articulent autour de quelques personnages clés dont les hasards de la vie ou de la parenté organisent la rencontre sur cette frontière mythique, lieu de tous les litiges, de toutes les convoitises. […] » (présentation de l'éditeur). Nous proposons ici trois extraits du neuvième récit *Río Grande, Río Bravo*, autour de trois personnages : un clandestin mexicain, un garde-frontière américain, un passeur mexicain.

BENITO AYALA

Salvador Ayala, père de Benito, fils et petit-fils des Fortunato, se transforma en « dos mouillé », c'est-à-dire en clandestin qui traverse le fleuve de nuit et se fait cueillir de l'autre côté par la police des frontières. Ils prenaient des risques. Lui et les autres. Cela en valait la peine. Si les agriculteurs texans avaient besoin de main-d'œuvre, le « dos mouillé » était simplement reconduit à la frontière et déposé du côté mexicain. Puis, le temps de se sécher, il repassait du côté texan, tout à fait légalement, protégé par son employeur. Cependant, chaque année, le doute se renouvelait. Est-ce que cette fois je réussirai à entrer ou non ? Pourrai-je envoyer cent, deux cents dollars au village ?

L'information circulait à Purísima del Rincón. De la place à l'église, de la sacristie au café, du ruisseau aux champs de nopals et de halliers, de la pompe à essence à la boutique de couture, tout le monde savait qu'à l'époque des récoltes, il n'y a pas de loi qui tienne. Les ordres sont donnés de n'expulser personne. On peut y aller. On passe. La police n'approche pas des ranchs du Texas, bien qu'elle sache que tous les ouvriers y sont illégaux.

Salvador Ayala, père de Benito et petit-fils du premier Fortunato, connut le pire. Il eut à subir les pires répressions, les expulsions, les opérations de nettoyage de la frontière. Il connut les vicissitudes du caprice brutal. Le patron décidait à quel moment il voulait le déclarer comme travailleur légal, à quel moment le traiter comme un criminel et le livrer aux services d'immigration. Salvador Ayala se retrouva désarmé. S'il déclarait que le patron l'avait fait travailler au noir, d'une part il se condamnait lui-même, d'autre part il manquait de preuves. Au besoin, le patron fabriquait de faux documents pour prouver que Salvador était employé légalement. Si ça l'arrangeait, il le rendait invisible et le faisait expulser.

En ce moment, on était au plus mauvais. Benito, petit-fils du deuxi^{ème} Fortunato et fils de Salvador, descendant du fondateur de l'exode, le premier Fortunato, savait que toutes les époques étaient difficiles, mais celle-ci l'était plus que toutes les autres. Parce qu'on avait toujours besoin d'eux. Mais la haine s'était installée.

- Toi aussi ils te détestaient ? avait demandé Benito à son père Salvador.
- Comment veux-tu qu'ils te détestent, toi, voyons.

Il n'en connaissait pas les raisons, mais il le sentait. Debout du côté mexicain du Río Bravo, il sentait la peur et la haine de l'autre côté. Il allait quand même traverser. Il songea à tous ceux qui dépendaient de lui à Purísima del Rincón.
Il étendit ses bras écartés aussi loin qu'il put, serrant les poings, montrant son corps prêt à travailler, ne demandant qu'un peu d'amour et de compassion, et ne sachant s'il serrait les poings par courage, par défi ou par simple résignation et désespoir.

DAN POLONSKY

Maigre et pâle, mais musclé et agile, Dan Polonsky se vantait de ce que, bien qu'habitant à la frontière, il ne s'exposait jamais au soleil. Il avait le teint pâle de ses ancêtres européens, immigrants qui avaient été mal reçus, soumis à la discrimination, traités comme des chiens. Dan se souvenait des plaintes de ses grands-parents. La discrimination brutale dont ils avaient été l'objet parce qu'ils parlaient différemment, qu'ils mangeaient différemment, qu'ils s'habillaient différemment. Ils sentaient différemment. […] Pourtant, ces nouveaux arrivants avaient tenu bon, ils s'étaient assimilés, ils étaient devenus des citoyens américains. Personne ne défendrait leur patrie mieux qu'eux, se disait Dan en regardant de l'autre côté du fleuve, le côté mexicain. […]

Ils avaient donné leur vie dans deux guerres mondiales et aussi en Corée et au Vietnam. Leurs sacrifices valaient presque ceux des générations anglo-saxonnes du siècle passé, les conquérants de l'Ouest. Pourquoi n'en disait-on rien ? Pourquoi continuaient-ils à avoir honte de leur passé d'immigrés ? Dan était fier de regarder une carte et de voir que les États-Unis avaient acquis plus de territoires que toute autre puissance du siècle dernier. […]
Il avait demandé à effectuer un service de nuit pour une raison qu'il tenait secrète par crainte du ridicule. On vouait un culte à la

peau bronzée. On trouvait même suspect un homme à la peau aussi blanche que la sienne. « Tu es malade ? » lui avait demandé un jour un de ses collègues ; il ne lui avait pas sauté dessus parce qu'il connaissait les conséquences s'il frappait un officier de police, et Dan Polonsky ne voulait pour rien au monde perdre son travail ; il en tirait trop de satisfaction. Dès qu'avaient été mises en place les techniques destinées à détecter le passage nocturne des immigrés clandestins par le Rio Grande, Dan avait demandé à être admis, et il le fut, dans les brigades qui scrutaient la nuit éclairée à travers leurs lunettes de robot de cinéma, ces lunettes à infrarouge qui permettent de discerner les clandestins comme s'ils étaient phosphorescents, avec leurs détecteurs de chaleur émanant du corps humain… L'ennui, c'est qu'il y avait tant d'agents parmi les patrouilles des frontières qui, bien que Texans, étaient d'origine mexicaine, et il arrivait que Polonsky s'y trompât, il apercevait à travers ses goggles[1] rouges un petit basané, lequel s'avérait porteur des insignes de la patrouille, malgré sa tête de « dos mouillé »… Le bon côté, c'est que ces agents mexicano-texans, on pouvait les faire marcher facilement, exploiter leurs sentiments partagés, exiger d'eux qu'ils fassent la preuve qu'ils sont de bons Américains déguisés, voyons voir… Polonsky se moquait d'eux. Ils lui faisaient pitié, il les manipulait comme des rats dans un laboratoire. […]

Il fallait sauver la frontière sud. C'est par là que s'infiltrait à présent l'ennemi. C'est là qu'il fallait maintenant défendre la patrie, au même titre qu'à Pearl Harbor ou sur les plages de Normandie, pareil.

Ils étaient là, indécemment provocants, agglutinés du côté mexicain, exposant leurs bras en croix, les poins fermés, signifiant à l'autre berge : Vous avez besoin de nous. Nous sommes venus à la frontière parce que, sans nous, vos récoltes pourrissent sur pied, il n'y a personne pour faire la cueillette, il n'y a personne pour travailler dans les hôpitaux, pour s'occuper des enfants, pour servir dans les restaurants, si nous ne vous prêtons pas nos bras.

1. Lunettes pour la vision nocturne.

SERAFÍN ROMERO

Serafín a grandi sur les montagnes d'ordures, dans un quartier miséreux de Chalco où règnent trafiquants de drogue et policiers verreux.
Tout peut survivre parce que le Gouvernement et le Parti organisent la corruption, la laissent fleurir un moment puis l'organisent comme un soulagement afin que tous acceptent la consigne : le PRI* ou l'anarchie, que préférez-vous ? de sorte que lorsque les poils commencèrent à lui pousser sous les aisselles, Serafín savait déjà tout sur les maux de la ville, personne n'avait plus rien à lui apprendre, la question était celle de la survie, mais comment vraiment survivre, en se soumettant aux caciques de l'ébouage, en votant pour le PRI, en assistant aux meetings tout faits d'avance, en observant comment s'enrichissent les rois de l'ordure, quelle chierie, ou dire non en rejoignant une bande de rockers qui étaient les seuls à oser chanter la merde que c'était de vivre dans le Dé Fé au milieu d'un réseau souterrain de gamins en révolte, ou s'exprimer encore plus haut et fort en refusant de voter pour le PRI, risquant ainsi, comme cela était arrivé à lui et à sa famille, d'être obligé de se réfugier dans une école inachevée, presque un millier d'entre eux à se serrer les uns contre les autres, à voir leurs cabanes détruites par la police, leurs maigres possessions volées par les policiers, tout ça pour avoir dit nous allons voter comme nous en avons envie ?
À l'âge de vingt ans, Serafín Romero partit vers le Nord, tirez-vous de là conseilla-t-il à ses copains, ce pays est fichu, le PRI à lui tout seul est une raison suffisante pour foutre le camp du Mexique, je vous promets que je trouverai le moyen de vous aider dans le Nord, j'ai des parents à Juàrez, vous aurez de mes nouvelles, les gars…
En cette nuit des bras en croix et des poings serrés, Serafín, à l'âge de vingt-six ans, n'espère plus rien de personne, cela fait deux ans qu'il dirige la bande qui presque toutes les nuits franchit la frontière, une bande composée de trente Mexicains armés, qui entassent des caisses de bois, des vieilles ferrailles, des tuiles et des châssis abandonnés sur les rails de la Southern Pacific dans le

Nouveau-Mexique, changent les aiguillages, arrêtent les trains, font main basse sur tout ce qu'il y a de vendable au Mexique et remplissent les wagons de clandestins. De combien de nuits comme celle-là se souvient Serafín Romero tandis qu'il s'éloigne du train bloqué dans le désert dans son camion plein d'objets volés, laissant le train rempli de paysans en quête de travail, les objets volés sont tout neufs, bien empaquetés, brillants, des lave-linge, des grille-pain, des aspirateurs, tout ça flambant neuf, jusqu'au jour où ça se transformera en rebut qui ira gonfler la montagne d'ordures de Chalco… En effet, il était bien devenu le Beau Gosse, il n'était plus La Merde, et, tandis qu'il s'éloigne du train arrêté, Serafín Romero se dit que la seule chose qui lui manque pour être un héros, c'est un cheval qui hennit… Ah, et l'air nocturne du désert est si sec, si limpide.

Parti révolutionnaire institutionnel (Partido Revolucionario Institucional - PRI).

Río Grande, Río Bravo, in *La Frontière de verre*. *Roman en neuf récits*, Carlos Fuentes, traduit de l'espagnol (Mexique) par Céline Zins, Gallimard, 1999.

B. INDE/BANGLADESH

WALLS: TRAVELS ALONG THE BARRICADES

Marcello Di Cintio

Marcello Di Cintio, écrivain canadien, raconte son périple le long du mur de séparation entre l'Inde et le Bangladesh. Il parvient un jour dans l'agglomération frontalière de Lankamura et se rend au poste de la BSF (Border Security Force), police des frontières indienne. Un paysan du village est là et la conversation s'engage.

Il me dit que sa famille était établie du côté bangladais de la ligne internationale. Dans son enfance, il avait l'habitude de franchir la frontière et de marcher au milieu des rizières avec ses cousins

pour faire signe aux voyageurs des trains bangladais. Plus âgés, ils se retrouvaient pour jouer au cricket. « Nous pouvions traverser librement, me dit-il, la BSF nous ignorait ou bien nous demandait un peu d'argent. Peut-être dix roupies. » Quand l'Inde a commencé à se préoccuper du militantisme près de ses frontières, la BSF a durci le ton. Il est devenu difficile de franchir la « ligne zéro », acte perçu pour la première fois comme un délit.
Ensuite il y a eu la clôture. « Je ne peux plus aller rendre visite à ma famille que de jour, quand la BSF ouvre les portes » dit le fermier. Comme ses champs se situent de l'autre côté du mur, il doit tenir compte des heures d'ouverture. Auparavant, il lui était possible de cueillir ses légumes au petit matin et de les vendre sur le marché le jour même, mais la BSF n'ouvre pas ses portes assez tôt pour qu'il continue à la faire. Les soldats se lèvent plus tard que les agriculteurs ; ils comprennent mal les contraintes liées aux cultures ou ne s'en soucient pas. Désormais, cet homme doit récolter la veille et entreposer pour la nuit. Le lendemain, ses légumes se sont ramollis et défraîchis et lorsqu'ils arrivent sur le marché, ils se vendent beaucoup moins cher.

Marcello Di Cintio se rend ensuite à Jayangar dans un village devenu indien. Il y rencontre un vieillard appelé Fasluhak.

Sa famille avait construit la maison quarante ans avant qu'il y ait quelque frontière que ce soit. Puis, au moment de la partition, des bornes en pierre noire avaient été posées, indiquant « L'Inde se termine ici ». Je les ai repérées dans sa cour. L'extrémité du sentier partant de la maison appartenait à un autre pays. La nomenclature n'avait toutefois aucun sens pour les membres de la famille de Fasluhak ni pour les autres villageois qui vivaient et travaillaient en cet endroit devenu soudain zone frontalière. Les questions de nationalité importent peu dans ces existences rurales. Seuls comptent la famille, la religion, le rendement de la terre en riz et en choux-fleurs. En 1971, le Pakistan oriental était devenu le Bangladesh mais je me demandais si la famille de Fasluhak s'en était même rendu compte. « Nous avons déjà vu trois frontières, dit-il en haussant les épaules, la frontière britannique, la frontière prin-

cière et maintenant la frontière indienne. » Les lignes tracées sur des cartes dans de lointains bureaux ne signifiaient rien pour lui.
Les nouvelles clôtures exigeaient cependant d'être respectées. Le mur de séparation imposait une conscience minimum de la notion de nationalité à des hommes comme Fasluhak, qui n'avaient jamais pensé à une chose pareille auparavant. Lui et sa famille avaient coutume de se considérer comme des Bengalis de Jayangar ; après la pose de la clôture, ils sont devenus Indiens, de l'État de Tripura. Dans le Maghalaya, la barrière ignorait les populations frontalières ; là, elle les distinguait. Pour la première fois, ces villageois s'estimaient différents de ceux qui vivaient de l'autre côté. Plus encore, la clôture impliquait qu'ils étaient en quelque sorte meilleurs. « Il vaudrait mieux ne pas avoir de relations avec les Bangladais », dit Fasluhak, comme si, tout d'un coup, la clôture rendait ceux de l'autre côté dangereux ou immoraux. Mais, exactement comme le paysan de Lankamura, Fasluhak n'a pu m'expliquer pourquoi il avait ce sentiment.
Les barrières à la frontière de l'Inde imposent la reconnaissance d'une identité nationale, d'une « indianité » qui n'existait pas auparavant. Concrètement, la frontière n'avait aucune signification ici. Les villageois de part et d'autre allaient et venaient librement. Ils parlaient la même langue et jouaient au cricket sur les mêmes terrains. Les filles d'un côté épousaient les garçons de l'autre côté et vice versa. Ils ignoraient les délimitations politiques.
Ces nouvelles séparations condamnent formellement tout échange transfrontalier. La clôture confère un statut privilégié aux villageois indiens, en les avertissant que ceux qui vivent de l'autre côté sont différents. Quelques fils barbelés ont donc fait disparaître ce que ces gens avaient en commun – tout, en fait.

Extrait de *Walls: Travels Along the Barricades*, Goose Lane Editions, Canada, 2012.

Ce texte, traduit de l'anglais par Christine Piot, figure en introduction du photo reportage de Gaël Turine *« Le mur et la peur ». Inde-Bangladesh*, Photo Poche Société, Actes Sud, 2014. Les photographies de Gaël Turine sont présentées dans l'exposition « *Frontières* ».

C. CORÉE DU NORD/CORÉE DU SUD

LE SYNDROME D'ULYSSE

Santiago Gamboa

À Paris où il rêve de devenir écrivain, le jeune Colombien Esteban lutte pour survivre. L'hiver 1990, embauché pour un travail de plonge dans un restaurant asiatique de Belleville, il écoute Jung, un collègue Nord-Coréen, lui raconter son exil et sa vie de sans-papiers à Paris.

Mon histoire ressemble à celle de la plupart de mes compatriotes. À vingt-cinq ans, j'ai voulu m'enfuir de la République démocratique populaire de Corée, pas par anticommunisme ou antipatriotisme, pas même parce que j'étais pro-occidental. Je me suis enfui parce que je voulais faire de ma vie ce que je voulais. J'acceptais même l'idée d'être communiste, mais je voulais le décider moi-même, vous voyez ce que je veux dire ? Sans parler de la pénurie de nourriture, de médicaments, de distractions, de livres. J'ai épousé Min Lin, une jeune fille d'Ondok, dans le Rajin-Sonbong, et j'ai eu une fille. Qui est morte à sept ans. Comme on n'avait pas de lait, la mère ne pouvait lui donner que des bouillies de maïs et au bout d'un an la petite était aveugle, victime d'avitaminose. Le gouvernement de Kim Il-sung, le père, nous accordait cinq kilos de riz par mois, mais c'était insuffisant pour sa croissance. Quand notre fille est morte, ma femme, Min Lin, a perdu le goût de vivre. Elle a fait une dépression et a tenté de se suicider. Elle a avalé un sachet de verre pilé, ce qui lui a valu quatre mois d'hôpital. À la sortie, elle a été arrêtée, car en Corée du Nord le suicide est interdit. Elle avait été dénoncée par une collègue à qui elle s'était confiée. Moi, j'ai perdu mon travail, justement dans une fabrique de verre, la plus grande de Pyongyang, et j'ai été très fortement soupçonné. C'est alors que j'ai décidé de m'enfuir.

Je suis allé à Yanbian, une région frontalière avec la Chine. Je sais que beaucoup de gens fuient la Chine, mais nous, les Nord-Coréens, on fuit vers la Chine, vous voyez l'ironie ? L'entreprise n'était pas facile, et la police du pays frère m'a ramené à la fron-

tière. Bien sûr, j'ai été arrêté. On m'a flanqué une de ces raclées ! J'en ai encore mal partout. On m'a expédié dans un camp de réclusion, à Onsong, zone minière près de la frontière. J'ai été insulté, on m'a accusé de ne pas aimer la patrie. J'ai pleuré, demandé pardon à la République démocratique populaire de Corée. La République m'a pardonné, mais elle devait d'abord me punir, car que vaut le pardon sans punition ? L'hiver à Onsong est très rigoureux. Quinze degrés en dessous de zéro. Et on ne donnait pas de chaussures aux prisonniers. On avait les doigts de pieds gelés. Beaucoup d'entre nous frappaient. Les prisonniers les plus costauds prenaient la nourriture des plus faibles. C'est ça l'être humain quand il doit survivre. Moi, j'ai survécu.

On m'a relâché au bout de neuf ans de réclusion, oui, on m'a relâché et je me suis mis à mendier. Je mangeais des fruits pourris. Et je n'arrêtais pas de penser. J'ai tellement pensé que j'ai fini par avoir des visions : j'ai vu le fantôme de Mao errer comme un chien dans les rues de Pyongyang. J'étais au bord de la folie et j'ai fait une nouvelle tentative. Un soir d'hiver, j'ai traversé le fleuve Tumen et je me suis retrouvé en Chine. L'eau gèle et on peut traverser à pied, mais il y a des risques. Si la glace est fragile et se brise, on coule et le courant vous entraîne sous la surface gelée ; c'est une mort horrible. Au moment du dégel, début mars, les cadavres affleurent à la surface, les doigts détruits. Des doigts qui ont lutté pour crever la croûte gelée. Le froid les conserve parfaitement. Je suis arrivé en face sans un faux pas, parce que je connais la glace. C'est une des rares choses que je connaisse.

De l'autre côté, j'ai continué de vivre comme un mendiant et je me suis remis à penser. Je pensais à Min Lin, emprisonnée, peut-être violée par les gardiens. J'ai encore pensé et j'ai réalisé que j'étais un misérable. Je l'avais abandonnée. Pour survivre, on devenait des brutes sans cœur. Quatre mois plus tard, j'étais à Pékin et je suis allé voir le mausolée de Mao. D'une certaine façon, c'était son spectre qui m'avait poussé à fuir la Corée. Devant son corps, je lui ai demandé à voix basse : « Pourquoi m'as-tu fait sortir, Président ? » Mais je n'ai pas eu de réponse. À Pékin, j'ai encore survécu en mendiant et en faisant des petits boulots de nettoyage. Un jour, j'ai rencontré un groupe de Mongols. Ils étaient trois. Ils buvaient

de l'alcool de riz et m'ont proposé « un travail ». Je ne donnerai pas de détails, mais si on nous avait pris, on m'aurait fusillé. De nouveau, j'ai survécu. Les Mongols m'ont proposé de continuer, mais j'ai dit non. Je ne suis pas un délinquant. Ils l'ont compris et je me suis retrouvé libre. Après avoir beaucoup réfléchi, j'ai décidé de donner la moitié de mon argent à une organisation clandestine qui emmenait les gens jusqu'à Belgrade. Je suis allé jusqu'au Xinjiang en Tupolev, on a traversé la frontière afghane et, après une semaine épuisante dans un camion, on est arrivés dans le nord de la Turquie. Un autre camion m'a déposé à Belgrade. J'avais encore un peu d'argent, alors j'ai filé en Bulgarie, et de là à Paris. En descendant du car devant la gare Saint-Lazare, ma montre indiquait six heures du matin. C'était l'hiver et j'ai vu la première aurore de cette ville. J'avais quatre cents dollars en poche et une mallette en carton qui contenait une chemise, une photo de ma fille morte et des chaussures usées.

Le Syndrome d'Ulysse, Santiago Gamboa, Éditions Métailié - 2007

D. ISRAËL/PALESTINE

NAGUERE EN PALESTINE

Raja Shehadeh

Raja Shehadeh, avocat et écrivain palestinien, revient sur les lieux de ses promenades depuis la fin des années 1970 dans les collines de Cisjordanie. Le 15 novembre 2006, il se rend dans le village de Beit Ur Al-Foqa, à l'ouest de Ramallah, pour retrouver l'écrivain Adel Samara et arpenter les environs.

En redescendant, nous nous trouvâmes devant un mur de cinq mètres de haut en ciment et en acier, qui entourait le terrain d'Albina*. J'en eus le souffle coupé. Je me souvenais d'une pente douce bordée de quelques pins. Le vieux village était à présent brutalement circonscrit, comme si l'on avait mis une prison à l'extrémité méridionale de la colline. Le mur ceinturait un ensemble

de grosses villas appartenant à de riches Israéliens, pour la plupart des techniciens travaillant dans les technologies de l'information. Ils tournaient le dos à leurs voisins palestiniens, montrant de manière on ne peut plus grossière qu'ils étaient d'un autre monde : celui d'une société de consommation moderne qui construit de luxueuses demeures sur une terre gratuite, où l'on jouit d'une vue spectaculaire et d'un air pur, et les relie au centre du pays par une autoroute à quatre voies qui passe par la terre des voisins mais dont l'usage leur est précisément interdit. Depuis le village, il était impossible d'apercevoir ne serait-ce qu'un pan, un toit de ces maisons. On ne voyait que les éclairages de rues qui fonctionnaient nuit et jour pour rehausser le niveau de sécurité, au cas où l'un des jeunes du village déciderait de prendre une échelle pour passer par-dessus le mur et attaquer la colonie. J'avais eu l'intention de demander à Adel quelles étaient les relations entre les habitants de la colonie et ceux du village, qui étaient sensiblement du même nombre. Mais à voir les choses aussi concrètement, ma question devenait superflue. La réponse écrite sur ce mur ne pouvait être plus claire.

Je constatais les conséquences concrètes de la politique de colonisation juive poursuivie par les gouvernements israéliens successifs depuis trente-neuf ans. Qu'un occupant s'approprie les terres de l'occupé par des ruses juridiques et, en flagrante violation du droit international, installe son peuple au beau milieu des villes et villages de la population occupée et hostile, ne peut que mener à la violence et à une effusion de sang. Comment une telle usurpation de la terre pourrait-elle être acceptée ? La lutte sanglante était inévitable. La construction d'un haut mur visant à diviser des populations mixtes, vivant sur la même colline, à Beit Ur et à Beth-Horon, n'apaisera pas les esprits. Il ne fera que cacher aux usurpateurs les regards haineux et rageurs de ceux dont les villages ont été injustement divisés, dont on a restreint la vie et la liberté de mouvement, et dont le futur semble voué à l'échec.

Le mur imposant partait du haut de la colline et descendait jusqu'à la route, s'écartant de la pente sud où quelques villageois avaient leur maison. L'école publique dont dépendaient entre autres villages les deux Beit Ur se trouvait au pied de la colline, coincée

entre le mur et la nouvelle autoroute. La petite route goudronnée qui longeait le mur en pente raide menait à l'école et aux maisons. Des garçons de douze ans remontaient justement de l'école, avec leurs lourds sacs à dos. Adel me fit remarquer qu'ils passaient deux fois par jour devant cette horrible structure prohibitive, alors qu'ils jouissaient auparavant d'une vue panoramique sur l'ensemble de la vallée qui s'étalait vers l'est. « Avec quelles pensées vont-ils grandir ? » se demanda-t-il à voix haute.

Naguère en Palestine, Raja Shehadeh, traduit de l'anglais par Émilie Lacape, Galaade Éditions, 2010.

* François Albina, chrétien exproprié par les Israéliens et dont R. Shehadeh fut l'avocat.

MUR

Mahmoud Darwich

Mahmoud Darwich (1941-2008) est un grand poète palestinien, auteur de plus de vingt volumes de poésie et sept livres en prose, qui lui ont valu une reconnaissance internationale. Il s'est fortement engagé pour la paix et pour la lutte palestinienne.

C'est un énorme serpent de métal. Il nous encercle et avale les petits murs qui séparent nos chambres à coucher, salle de bains, cuisine et salon. Un serpent qui ondule pour ne pas ressembler à nos regards droit devant. Un serpent qui brandit son cauchemar et déroule ses vertèbres de ciment armé d'acier souple… qui l'aident à progresser vers ce qui nous reste d'horizon et de bacs de menthe. Un serpent qui tente de pondre entre notre inspiration et notre expiration pour que nous disions enfin : Nous sommes, tant nous étouffons, nous sommes les étrangers. Dans nos miroirs, nous ne voyons que l'avancée du serpent vers nos gorges. Mais avec un peu d'effort, nous voyons ce qui le surplombe : un ciel que font bâiller d'ennui des ingénieurs qui construisent un toit de fusils et de fanions, un ciel que nous voyons, la nuit, briller de la lumière des étoiles qui nous regardent avec tendresse. Et nous voyons l'autre versant du serpent, nous voyons les gardiens du ghetto

effrayés par ce que nous faisons à l'abri de ce qui nous reste de murs… nous les voyons graisser leurs armes pour abattre le phénix qu'ils croient caché chez nous dans un poulailler. Et nous ne pouvons qu'en rire.

Traduit et cité par Élias Sanbar dans « *Dictionnaire amoureux de la Palestine* », Plon, 2010

JERUSALEM
Yehuda Amichaï

Yehuda Amichaï (1924-2000) est un poète israélien de langue hébraïque. Il se proclamait lui-même « fanatique de la paix ». Dans ce poème, écrit avant la construction du Mur entre Israël et la Cisjordanie, il évoque la séparation entre Israéliens et Palestiniens.

Sur un toit de la Vieille Ville une lessive dans l'ultime lumière du jour :
le drap blanc d'une ennemie la serviette avec laquelle mon ennemi essuie la sueur de son front.
Dans le ciel de la Vieille Ville un cerf-volant.
Et au bout du fil, un enfant que je ne peux voir à cause du mur.
Nous avons hissé beaucoup de drapeaux,
ils ont hissé beaucoup de drapeaux.
Pour nous faire croire qu'ils sont heureux.
Pour leur faire croire que nous sommes heureux.

Traduit par Michel Eckhard Elial, dans « *Frôler la grâce* », 2000.

E. BERLIN EST/BERLIN OUEST

LE SAUTEUR DE MUR

Peter Schneider

Peter Schneider, né à Lübeck en 1940, fut militant de gauche et devint l'un des leaders du mouvement allemand étudiant de 1968, aux côtés de Rudi Dutschke, réfugié de RDA. Dans *Le Sauteur de mur*, au début des années 80, « un écrivain, Berlinois de l'Ouest, va et vient de part et d'autre du mur partageant sa « ville siamoise ». À l'Est, il rencontre des anonymes, des dissidents ; il écoute des histoires […]. Ce portrait de ville, ces tableaux vivants ne lèvent pas toujours le mystère, la censure, car le mur est aussi dans les têtes et chacun parle la langue de son État. » (présentation de l'éditeur).

Au cours de mes visites ultérieures à Berlin-Est, naquit en moi un étonnement divisé, où deux sentiments se renforçaient l'un l'autre. Au premier instant, j'eus l'impression de connaître parfaitement la ville située derrière le mur. Non seulement les poubelles, les perrons, les poignées de porte, les radiateurs, les abat-jours, les tapisseries, mais aussi la vie, de l'autre côté, assourdie, méfiante, me semblaient familiers à bâiller. C'était la ville-ombre, l'arrière-faix de Berlin-Ouest. Mais à ce penchant à tout reconnaître s'opposait l'impression d'avoir atterri soudain sur une autre planète. Ce n'était pas seulement l'organisation extérieure de la vie qui changeait là-bas ; mais dans tous ses réflexes, l'existence obéissait à une autre loi, que les références à un système social différent et à un autre rythme de développement définissaient trop hâtivement. Je me sentirais plus vite chez moi à New York que dans cette demi-ville séparée de mon domicile par cinq kilomètres de ligne aérienne.

Cette autre loi guidant une vie semblable, il y avait longtemps qu'elle n'était plus un phénomène extérieur pour les habitants de la demi-ville. Elle demeurait même chez ceux qui, « déchus de leur citoyenneté de la RDA », en avaient été exemptés depuis des années déjà. Dans les discussions politiques, elle

n'apparaissait guère que superficiellement. Elle s'exprimait plutôt en demi-phrases, dans un geste qui évinçait un mot, dans un rire inattendu, dans telle manière de détourner les yeux. Ce n'était pas seulement dans les discours, mais aussi dans certaines rides du visage, que l'on pouvait en Allemagne localiser les points cardinaux.
Rapidement oubliées, ces impressions s'accumulèrent pourtant au cours des années jusqu'à devenir une irritation chronique. Que dans un peuple qui avait prétendu sauver le monde, on ait pu en trente ans établir deux systèmes sociaux opposés, c'était déjà sans doute une cause suffisante d'étonnement. Mais il était plus étonnant encore de constater à quel point cette antinomie extérieure avait pu pénétrer le comportement et les réflexes de chaque individu.

[…]

Après qu'il fut passé à l'Ouest, Robert se vit bombardé de questions si nombreuses qu'il décida de ne plus y répondre. Car on ne s'intéressait pas, c'était facile à déceler, au poète qui n'avait plus le droit de publier à l'Est, mais au cas politique. D'autre part, Robert n'avait pas envie de contribuer au gain d'identité que l'opinion publique allemande cherche à faire sur le dos de chaque transfuge. Tout l'intérêt que l'on portait à ses impressions sur l'Ouest allant presque toujours de pair avec l'espoir d'une déclaration en faveur du mode de vie occidental, il préférait chercher refuge dans un no man's land entre les deux frontières. […]

En parlant avec Robert, ce que je cherche m'est apparu plus clairement : l'histoire d'un homme qui perd son moi et commence à devenir personne. Par un enchaînement de circonstances qui me sont encore inconnues, il devient un passeur de frontière entre les deux États allemands. Sans intention particulière tout d'abord, il commence à établir une comparaison et se trouve imperceptiblement gagné par une maladie qui épargne les habitants d'un domicile fixe. Dans son propre corps, et comme en accéléré, il vit le processus de division jusqu'à se sentir obligé de reprendre une

décision dont il était exempté jusqu'à présent par sa naissance et le mode de société où il vivait. Mais plus ses passages de l'une à l'autre moitié de la ville se font fréquents, plus le choix lui paraît absurde. Devenu méfiant envers les identités bâclées que les deux États lui proposent, il ne trouve son territoire que sur la frontière.

Le Sauteur de mur, Peter Schneider, traduit de l'allemand
par Nicole Casanova, Grasset, 1983 (édition allemande, 1982)

❖ LA TRAVERSÉE DES FRONTIÈRES EN EUROPE PERSPECTIVES HISTORIQUES

F. PREMIÈRE GUERRE MONDIALE : LES RÉFUGIÉS BELGES

« REFUGIÉS »
Article d'André Gide dans l'*Intransigeant* du 3 mars 1915

Extraits

Au Foyer franco-belge, André Gide s'est consacré pendant plus d'un an à l'accueil des réfugiés. Il livre ses réflexions dans un article et raconte ses entretiens avec les arrivants. Ce jour-là, il reçoit un Belge âgé, réfugié en France avec sa fille et ses petits-enfants.

En face de moi, de l'autre côté de la vaste table où s'entassent registres et cartonniers, le petit vieillard attendait son tour d'audience, assis auprès d'autres réfugiés. Il souriait à mon regard et je souriais au sien ; il se tenait très droit, avec un peu d'affectation peut-être et comme désireux de donner à entendre qu'il ne faisait pas partie du commun, de ceux que je pouvais envoyer à nos dortoirs. […]
- Mais nous n'avons plus rien. Si je trouvais un peu de travail.
Notre bureau va vous inscrire. En attendant que vous trouviez un emploi, peut-être pourra- t-on vous aider pour le loyer. Mais

puisque vous êtes Belge, ajoutai-je, il faudra d'abord aller vous faire inscrire au Comité central ; je vais vous donner une carte.
Le vieux devint soudain très rouge ; il hocha la tête en me regardant. Ses yeux étaient demeurés secs tandis qu'il racontait sa ruine, sa maison bombardée, brûlée, sa fuite à travers champs avec les siens, mais les larmes débordèrent ses paupières quand il me dit docilement :
C'est bien, monsieur, j'y retournerai.
Alors je m'avisai soudain que déjà je tenais entre mes mains la carte qu'il était allé faire viser là- bas. Je m'excusai :
Qu'est-ce que vous avez pu bien croire ? lui dis-je en lui prenant la main.
Et brusquement il éclata. Il dit ses courses inutiles depuis huit jours, de comité en comité, d'œuvre en œuvre, la plupart déjà tout encombrées, ne proposant d'ailleurs que le dortoir ou que le restaurant, qui ne pouvait pas non plus leur convenir. Mais notre œuvre précisément attachée à l'étude attentive de chaque cas, répugne aux cadres fixes et n'admet que solutions particulières. Le vieux raconta donc tout au long ses déboires, puis revenant à ma question :
Ce que j'ai, monsieur… j'ai cru que ça allait recommencer.

[…]

Pareillement à la plupart des autres œuvres et grâce aux généreuses initiatives d'un comité auxiliaire américain, le Foyer franco-belge a pu mettre à la disposition des réfugiés quelques immeubles où ils trouvent nourriture et logement. Dans notre seule maison de la rue Taitbout se donnent plus de cinq cent vingt repas par jour.
[…]

Le Foyer franco-belge est né tout doucement : il a grandi sans bruit. Ce n'était tout d'abord que le bourgeonnement d'une autre œuvre. Installé avenue de la Motte-Piquet, dans une boutique incommodément aménagée en bureau, il n'a quitté ses premiers locaux qu'après qu'ils étaient manifestement insuffisants. M.Druet a mis généreusement à la disposition de l'œuvre sa galerie de

peinture, 20 rue Royale, où chaque jour les réfugiés anciens et nouveaux, français et belges, sont accueillis.
D'où viennent-ils si nombreux encore ? L'invasion n'est-elle pas endiguée ? Qui sont-ils ?
Les plus touchants, les moins plaignants, bien que peut-être les plus à plaindre. Ceux pour qui la différence est plus grande encore entre l'état d'hier et l'état d'aujourd'hui, ceux qui n'osaient pas d'abord demander. La fierté les a jusqu'à présent soutenus, retenus. Ils ne pensaient pas que cela durerait, et longtemps. Les maigres billets qu'ils avaient emportés dans leur fuite, assurément devaient suffire : le maire leur avait promis qu'on rentrerait avant deux mois ; les journaux encourageaient à qui mieux mieux leur confiance ; même, ils ont dépensé d'abord sans trop compter ; puis tout s'est arrêté, les jours et les mois ont passé. Franc par franc, sou par sou, ils ont vu diminuer leurs ressources ; ils ont prié, pleuré, jeûné ; ils ne se laissent venir à nous qu'épuisés.

G. SECONDE GUERRE MONDIALE : ALSACIENS ET MOSELLANS

REFUGIÉS, EXPULSÉS, ÉVADÉS D'ALSACE ET DE MOSELLE.
1940-1945
Léon Strauss

L'historien Léon Strauss, spécialiste de l'histoire de l'Alsace, décrypte la période où des Alsaciens et Mosellans durent quitter leur région annexée par le III^{e} Reich. Dans la deuxième partie de son livre, l'auteur recueille de nombreux témoignages.

Témoignage de Monsieur Claude Ernst, Truchtersheim (Thann en 1940)

Le 11 décembre 1940, au matin…
11 décembre 1940, Thann, Haut-Rhin : il neige, et, peu avant huit heures, une famille, la nôtre (mon père, ma mère, mes deux frères et moi-même), est en train de prendre le petit-déjeuner.

À huit heures précises, on sonne. Notre mère ouvre la porte et aperçoit deux soldats allemands en armes qui nous présentent un document en allemand : c'est l'avis d'expulsion. Ils nous informent que nous avons un quart d'heure pour préparer vingt kilos de bagages par personne et prendre une certaine somme d'argent.

Les raisons de cette expulsion s'expliquent par le fait qu'en 1914 notre père, Eugène-François Ernst, profitant de ce que les Français étaient entrés très tôt dans le sud de l'Alsace (on sait que le « Territoire de Thann », célèbre pour la fameuse « promesse » de Joffre, ne fut jamais repris par les Allemands), s'était engagé, sous le pseudonyme de « Berger », dans l'armée française (il avait dix-sept ans à peine). Celle-ci l'envoya d'abord pour un an en Tunisie dans un régiment de zouaves, puis il combattit dans un bataillon de chasseurs alpins engagé sur le Vieil-Armand et au Chemin des Dames. Il finit la guerre avec la croix de guerre (quatre citations) et la médaille militaire. À sa manière, c'était un héros ; et, la guerre finie, il ne cacha jamais son attachement à la France.

Les Allemands savaient cela à son sujet et au sujet des autres patriotes. La preuve : dès 1936, en prévision d'une guerre avec la France, ils avaient dressé la liste des *Franzosenenköpfe* (terme injurieux pour les Alsaciens et Mosellans fidèles à leur vraie patrie et de ce fait indésirables dans le Reich nouvelle manière). Résultat : en juin 1940, peu après l'annexion de l'Alsace, mon père (qui avait encore réussi à faire rédiger l'acte de naissance de mon plus jeune frère, né le 1er septembre, en français !), fut convoqué par un officier de la *Wehrmacht* qui se montra très aimable et même le complimenta sur son engagement dans l'armée française en lui disant : « *Sie sind ein tapferer Soldat, aber Sie werden nie ein guter deutscher Soldat werden !* » « Vous êtes un valeureux soldat français, mais vous ne serez jamais un bon soldat allemand ! ». […]

On peut facilement imaginer l'atmosphère qui régna dans la maison après l'arrivée des deux soldats allemands : la famille, paniquée, court de tous côtés ; on s'active à rassembler ce que l'on pense être nécessaire ; on entasse les affaires dans des valises ou des sacs… Le tout, dans un sentiment de rage froide qui fait que, abandonnant le dialecte, nous nous remettons immédiatement à

parler le français puisque nous n'avons plus rien à cacher à ce sujet. […]

Mais déjà les choses se précipitent : nous voici emmenés, manu militari, vers le poste de police où d'autres Thannois sont déjà rassemblés ! Bientôt nous serons six cents sur une population de cinq mille habitants ! Partout des camions, des soldats en armes, des chefs qui aboient des ordres… Nous sommes ensuite chargés dans ces camions (mon frère aîné devait peu après faire une aquarelle montrant la scène). « *À la grâce de Dieu !* » dit alors ma mère qui visiblement se fie à notre bonne étoile… Le convoi prend la direction de l'hôpital psychiatrique Saint-André, près de Cernay, qui va servir de camp de regroupement aux centaines d'expulsés de la région. Nous y passerons trois à quatre jours dans des conditions sanitaires et de confort effroyables […].

Finalement, la situation commença à s'éclaircir – si l'on peut dire ainsi - quand, entre autres formalités administratives, les familles durent signer une déclaration portant promesse de ne jamais remettre les pieds en Alsace ou dans le reste du Reich sous peine d'être condamnées aux travaux forcés. Ce qui, évidemment, donnait aux vainqueurs – au cas où ils en auraient eu besoin ! - une base juridique pour procéder à l'expulsion proprement dite.

Celle-ci eu lieu au matin du quatrième jour après notre internement. Nous fûmes embarqués dans des wagons de voyageurs et le train se mit en marche. Nous avions évidemment très peur qu'on nous emmène vers l'Est. Mais quand mon père vit que nous roulions vers le Sud et que nous avions dépassé Belfort, il dit : « *C'est bien, ils nous emmènent en zone libre* ».

Réfugiés, expulsés, évadés d'Alsace et de Moselle. 1940-1945,
Léon Strauss, Jérôme de Bentzinger Editeur, 2010

H. ANNÉES SOIXANTE : O SALTO DES PORTUGAIS

POULAILLER

Carlos Batista

Dans les années soixante, des centaines de milliers de Portugais, hommes, femmes, enfants, ont traversé clandestinement deux frontières : o salto, « le saut » vers la France, près de deux mille kilomètres à franchir, souvent de nuit, à travers champs et montagnes. Parmi eux, le père du narrateur.

Sans plus de bagages qu'un oiseau migrateur (pas même une valise en carton), il embarqua un matin d'octobre dans une camionnette, cap sur l'Espagne. Au volant, le visage olivâtre d'un passeur portugais qui connaissait les routes non surveillées jusqu'à Torre de Moncorvo, une bourgade limitrophe, où mon père rejoignit soixante autres candidats à l'exil entassés dans une pension-dortoir. Là, le convoi devait sagement attendre l'ordre des passeurs espagnols. C'est eux qui décidaient de la nuit durant laquelle, en profitant de l'obscurité pour déjouer la vigilance des carabiniers, ils feraient passer les « peaux » portugaises de l'autre côté de la frontière. Elles restèrent stockées plus de deux semaines dans cette chambrée. Un vieux bonhomme en béret leur apportait chaque jour la même soupe, avec du pain et des olives. Certaines peaux protestaient, mais le vieux leur clouait le bec en leur souhaitant de ne pas avoir à regretter sa soupe quand elles seraient entre les mains des passeurs espagnols… La nuit du « saut », en échange de la somme convenue, le passeur portugais remit à chaque fugitif l'adresse de l'entreprise qui devait l'accueillir en France, ainsi que la moitié déchirée d'une photo : « Surtout, ne la donnez pas aux passeurs espagnols avant qu'ils vous aient conduits à votre adresse en France. » La traversée de l'Espagne leur prit une longue semaine. Toujours de nuit. Parfois dans des camions à bestiaux, le plus souvent à pied, à travers la montagne, par des sentiers abrupts. À mesure qu'ils montaient, le sentier cessait d'être un chemin pour des pieds d'homme et, de roche en roche, devenait un raidillon pour des pattes de cabri. Galets, cail-

loux ! cailloux, galets ! À cette altitude, le soir, il faisait froid malgré la saison encore douce ; un léger brouillard montait parmi les arbres. Un passeur marchait en tête du cortège, l'autre, en queue, tous deux armés et muets, veillant à ce qu'aucun homme ne s'égare. Car les plus âgés s'arrêtaient, le souffle court, pour s'adosser à un roc où ils finissaient par s'endormir. La caravane passait alors, silencieuse, sans les voir dans l'obscurité, les laissant seuls au milieu des montagnes, parmi les loups. Mais les passeurs craignaient surtout d'être découverts par une patrouille de carabiniers, si bien qu'au moindre bruit suspect, c'était l'alerte, la panique, le bétail se dispersait, dévalant les versants pêle-mêle, s'engouffrant dans les vallons boisés. Puis, toute la nuit, ils erraient, exténués, dans ce paysage fait de troncs et de brumes évanescentes, où tout se confondait. Ils se retrouvaient par groupes de quatre ou cinq, perdus, désespérés, sûrs de tomber entre les mains des carabiniers, lorsque, à bout de forces, ils entendaient au loin la cloche qu'agitaient les passeurs pour les rassembler. À l'aube, on les parquait dans une grange ou une porcherie, en leur donnant pour toute pitance un morceau de pain et du chocolat. Le vieux en béret, dans sa pension à Torre de Moncorvo, avait vu juste : tous à présent regrettaient sa soupe. Certains, trop affamés, raclaient l'auge des cochons. Le soir, d'autres passeurs, toujours armés, venaient reprendre le troupeau pour une nouvelle marche sous les étoiles, dans la rocaille et le brouillard, à travers sueur et dangers.

En arrivant en France, les chaussures percées, ses vêtements en loques, mon père ressemblait au pavillon d'une caravelle revenant des Indes. Mais au lieu de déposer leur cargaison de peaux clandestines aux adresses prévues, les passeurs espagnols les divisaient en petits groupes, qu'ils parachutaient dans des terrains vagues aux portes de Paris. Là, sous la menace d'une arme, ils les obligeaient à leur remettre cette moitié de photo que chacun avait reçue à la frontière portugaise, et qui leur permettait de toucher leur gain, grossi par les économies faites sur la nourriture et le carburant. La destination initiale de mon père était Grenoble. Il se retrouva, à trois heures du matin, largué près d'un rond-point à Bobigny, sans un sou, sans un mot, le ventre creux, l'esprit vide,

flanqué de cinq autres naufragés guère mieux lotis et aussi mal en point. Tous croyaient qu'en s'échouant sur la terre française, ils seraient sauvés ; ils étaient perdus.

Poulailler, Carlos Batista, Albin Michel, 2005

❖ L'EUROPE : OUVERTURE OU FERMETURE ?

I. LE PASSAGE

CE QU'ON PEUT LIRE DANS L'AIR
Dinaw Mengestu

Trente-cinq ans après les événements, Jonas tente de reconstituer le parcours migratoire de son père, Yosef Woldemariam, parti clandestinement d'Éthiopie en 1975 dans l'espoir d'atteindre l'Europe, puis l'Amérique. L'homme parvient dans un port du Soudan où il survit misérablement en attendant de pouvoir embarquer. Un certain Abrahim organise son émigration clandestine.

« Quand tu arriveras en Europe, voici ce qui va se passer. Tu seras arrêté. Tu diras que tu demandes l'asile politique et ils te flanqueront dans une cellule où tu te croiras au paradis. Ils te fourniront à manger, des vêtements et même un lit pour dormir. Si ça se trouve, tu ne voudras plus partir, tellement tu te sentiras bien là-dedans. Dis-leur que tu t'es battu contre les communistes et ils vont t'adorer. Ils te donneront à choisir entre différents pays et tu leur diras que tu aimerais aller en Angleterre. Tu leur expliqueras que tu as laissé ta femme au Soudan, que sa vie est en danger maintenant et que tu voudrais qu'elle vienne aussi ; tu leur montreras cette photo. »
Là, Abrahim sortit de son portefeuille la photographie d'une jeune fille de quinze ou seize ans tout au plus et bizarrement attifée à l'occidentale – une robe plissée blanche à pois noirs beaucoup trop grande pour elle, des chaussures noires à talons et un maquillage qui la vieillissait délibérément.

« C'est ma fille. Elle vit à Khartoum avec sa mère et ses tantes. Elle est très intelligente. C'est la première de sa classe. Ici, ce n'est pas un endroit pour une jeune fille, donc je l'ai envoyée là-bas il y a quelques mois. Une fois que tu seras en Angleterre, tu diras que c'est ta femme. C'est ainsi que tu me paieras en retour. Tu comprends ? »
Mon père ne comprenait pas, mais il savait qu'il valait mieux se taire et attendre une explication.
« Voici la preuve que vous êtes mariés, ajouta Abrahim. J'ai dû dépenser beaucoup d'argent pour ce document. »
Il lui tendit un bout de papier qui avait été soigneusement plié et déplié peut-être deux fois seulement dans son existence, car de tels papiers ne faisaient pas long feu dans pareil environnement. Il avait été impeccablement tapé, une fois en arabe en haut, puis en anglais, avec un timbre apparemment officiel tout en bas de la feuille. Les mots étaient parfaitement explicites. Mon père était marié depuis près de deux ans à quelqu'un qu'il n'avait jamais rencontré.
« Tu le remettras à l'ambassade de Grande-Bretagne, poursuivit Abrahim en posant ses mains sur celles de mon père, comme s'ils concluaient un pacte rien qu'en touchant le même papier. Si Dieu le veut, c'est peut-être même à l'ambassade que tu le donneras. Tu devrais essayer de ne le confier qu'à lui. Ce sera mieux ainsi. Ça prendra peut-être quelques semaines, mais ils finiront par lui accorder un visa. À ce moment-là, tu m'appelleras de Londres et je m'occuperai du reste. Nous avons l'argent pour le billet et un peu plus pour vous deux quand elle arrivera. Peut-être qu'au bout d'un an ou deux, sa mère et moi, on vous rejoindra à Londres. On achètera une maison. On montera une affaire ensemble. Ma fille continuera ses études.

Sur le port, Abrahim indique à Yosef le bateau où il lui faudra se cacher. Sur le pont, le clandestin est réceptionné par un passeur auquel il donne son argent.

L'homme lui indiqua, près de la poupe du bateau, d'étroits compartiments servant à stocker les marchandises les plus fragiles. Ces

caisses-là étaient généralement déchargées en dernier et il avait souvent vu des gens patienter des heures sur les quais avant de les réceptionner. Elles portaient toujours le tampon d'un pays occidental et des instructions en langue étrangère – *Cuidado* ; Fragile. Il en avait récemment déchargé plusieurs du même genre et avait essayé d'en deviner le contenu : boîtes de lait en poudre, télévision ou chaîne stéréo, vodka, scotch, café éthiopien, couvertures moelleuses, eau potable, chaussures, chemises et sous-vêtements neufs par centaines, tout ce dont il manquait ou qu'il n'aurait jamais.

Il y avait un trou carré juste assez grand pour que mon père y tienne s'il repliait les genoux contre son torse. Il comprit que c'était là qu'il était censé se glisser et pourtant il hésita naturellement en évaluant les dimensions de cet espace comme avant il avait évalué les caisses qu'il avait déchargées. Il considéra ses angles et sa profondeur, puis se représenta toutes les façons dont il pourrait bouger ou pas là-dedans. Il pourrait se pencher légèrement sur le côté et poser la tête contre la paroi quand il aurait besoin de dormir. Il pourrait croiser les jambes. Il ne pourrait pas déployer les coudes.

Mon père sentit la main de l'homme se refermer sur sa nuque et le pousser vers le caisson. Son père avait souvent eu ce geste avec lui quand il était petit, et aussi avec une chèvre ou un mouton qu'il conduisait à l'abattoir. Il voulut dire à l'homme qu'il était prêt à entrer de lui-même, qu'il s'y était préparé depuis des mois d'ailleurs, mais sachant qu'il n'aurait pas été compris, il se laissa faire. Il y alla sur les genoux, contrairement à ce qu'il aurait souhaité. Il aurait fallu s'engager la tête la première, mais c'était trop tard. Dernière humiliation, l'homme l'enfourna si rapidement avec le pied que les jambes et les bras de mon père cessèrent de le porter. Il n'eut que le temps de se rétablir avant que l'homme scelle l'entrée avec un panneau en bois posé à proximité.

Ce qu'on peut lire dans l'air, Dinaw Mengestu, traduit de l'américain par Michèle Albaret-Maatsch, Albin Michel, 2011

Né de parents ayant fui en 1980 la sanglante révolution éthiopienne des années 77-78, Dinaw Mengestu a grandi dans le Midwest américain. Son roman, constitue le second opus qu'il consacre à la diaspora africaine installée aux États-Unis. Le premier s'intitule *Les Belles choses que porte le ciel*.

J. LES CAMPEMENTS

TEA-BAG
Henning Mankell

Rescapée d'un naufrage de migrants venus d'Afrique, la jeune Tea-Bag est enfermée dans un camp de rétention au sud de l'Espagne.

Elle avait été placée dans le camp : des baraques et des tentes, des douches qui fuyaient et des W.-C. malpropres. De l'autre côté du grillage, elle pouvait voir la mer qui l'avait recrachée, mais rien de plus, rien de ce dont elle avait rêvé.
Tous ces gens qui emplissaient le camp – avec leurs langues et leurs vêtements divers, leurs expériences épouvantables qu'ils communiquaient, souvent en silence, parfois en paroles – avaient une seule chose en commun : l'absence de perspectives d'avenir. Beaucoup d'entre eux étaient là depuis des années. Aucun pays ne voulait les accueillir, et leur combat se réduisait à ne pas être reconduits dans leur pays d'origine. Un jour, alors qu'ils attendaient de recevoir une de leurs trois rations de nourriture quotidiennes, elle avait parlé à un jeune homme qui venait d'Iran, ou peut-être d'Irak – il était quasi impossible de savoir d'où venaient les uns et les autres puisque tous mentaient, dissimulant leur identité dans l'espoir d'obtenir asile dans un de ces pays qui, pour des raisons confuses, apparemment arbitraires, ouvraient soudain brièvement leur porte. Ce garçon, qui venait donc peut-être d'Iran ou d'Irak, lui avait dit que le camp était une cellule dans un couloir de la mort où une horloge silencieuse mesurait le temps pour chacun. Elle avait compris, mais elle résistait, elle ne voulait pas admettre qu'il puisse avoir raison. […]

Comme les autres qui n'avaient pas réussi à filer entre les mailles, qui avaient été capturés et restaient retenus dans le camp espagnol, elle nourrissait l'espoir que sa fuite prendrait fin un jour. Un jour, quelqu'un apparaîtrait par miracle devant chacun d'entre eux, un papier à la main, un sourire aux lèvres, et leur dirait : « Soyez les bienvenus. »

Pour ne pas perdre la tête, il fallait s'armer de patience ; cela, elle l'avait compris très tôt. Et la patience dépendait de la faculté de se persuader que rien n'arriverait. Il fallait se débarrasser de l'espoir. Il y avait souvent des suicides, dans le camp, et encore plus de tentatives. Ces gens-là n'avaient pas appris à combattre suffisamment leur espoir et ils finissaient par s'écrouler sous le fardeau – le fardeau de croire que leurs rêves se réaliseraient bientôt.

Chaque matin au cours de son lent réveil, elle se persuadait donc que le mieux était de ne rien attendre. Et de ne rien dire du pays d'où elle venait. Le camp était une grande ruche bourdonnante de rumeurs quant aux nationalités qui, à tel moment, avaient une chance d'obtenir l'asile quelque part. C'était une place boursière, où les différents pays du monde étaient cotés sur un marché qui connaissait sans cesse des fluctuations spectaculaires. Aucun investissement n'était sûr ni durable.

Au tout début de son séjour, le Bangladesh avait été en haut de la liste. Pour une raison mystérieuse, l'Allemagne accordait subitement l'asile à tous ceux qui pouvaient prouver qu'ils venaient du Bangladesh. Durant quelques jours de fébrilité intense, des personnes de toutes couleurs avaient fait la queue devant les petits bureaux où siégeaient des fonctionnaires espagnols désabusés, pour leur assurer à tour de rôle qu'ils se rappelaient brusquement venir du Bangladesh. Au moins quatorze Chinois de la province du Hunan avaient de la sorte réussi à entrer en Allemagne. Quelques jours plus tard, l'Allemagne avait « fermé le Bangladesh », selon la formule d'usage, et, après trois jours d'attente incertaine, la rumeur s'était répandue que la France serait prête à accueillir un petit quota de Kurdes.

Elle avait essayé de se renseigner, savoir d'où venaient les Kurdes, à quoi ils ressemblaient. Peine perdue. Elle avait néanmoins pris place docilement dans l'une des files d'attente, et, quand son tour

fut venu de se présenter devant le fonctionnaire aux yeux rouges dont le badge portait le nom
« Fernando », elle dit avec son plus beau sourire qu'elle était kurde et qu'elle demandait l'asile en France.

Tea-Bag, Henning Mankell, Traduit du suédois par Anna Gibson, Seuil, 2007 (édition suédoise, 2001)

DEM AK XABAAR (PARTIR ET RACONTER).
RÉCIT D'UN CLANDESTIN AFRICAIN EN ROUTE VERS L'EUROPE
Mahmoud Traoré et Bruno Le Dantec

« Ce récit relate le périple de trois années effectué par Mahmoud Traoré entre Dakar (Sénégal) et l'enclave espagnole de Ceuta, où il participa à l'assaut collectif de la « barrière de sécurité » le 29 septembre 2005, et réussit à la franchir après plusieurs tentatives avortées. » (Présentation de l'éditeur). Près de Ceuta sont organisés des « ghettos », campements par nationalités, dirigés par des « chairmans » (présidents), des Premiers ministres, des commissaires et trésoriers, aidés de « policiers ». Mahmoud Traoré parvient au campement sénégalais de Ben Younech.

Plus structuré qu'à Gourougou, le gouvernement sénégalais de Ben Younech est composé d'un chairman, d'un Premier ministre et d'un secrétaire. Il n'y a pas de commissaire, seulement des policiers placés sous l'autorité directe du chairman. Les rivalités entre les différents ghettos rendent indispensables ces policiers, qui sont là pour protéger la communauté et l'autorité du chef. Ici, pas de rotation automatique : en poste depuis des années, Abdelkader n'a pas l'intention de passer en Europe, il est là pour faire du bizness.

Chairman Abdelkader est un type originaire de Guinée-Conakry qui a longtemps vécu en Mauritanie, et qui parle couramment arabe. Grand et mince, le crâne rasé, la peau plus claire que la plupart d'entre nous, il s'habille comme un Arabe, porte le turban, une djellaba qui le couvre jusqu'aux genoux, un sarouel et des chaus-

sures de sport. Avec son petit sac à dos que nous, pauvres diables, imaginons plein de billets de banque, il a l'air toujours prêt à s'éclipser en cas d'alerte. On le surnomme « le roi de la forêt », et des griots chantent ses louanges à travers tout le maquis. Bien en place depuis quatre ou cinq ans, il fait l'intermédiaire entre les diverses nationalités qui cohabitent ici : une sorte de chairman des chairmans. En contact avec les autochtones, il est devenu une pièce maîtresse du trafic frontalier. Les Marocains ont beaucoup de respect pour cet homme qui collecte l'argent des candidats et récompense les coupeurs de grillage, ces drôles d'artistes de la cisaille, inconnus à Melilla.

Dès que les gardes ont le dos tourné, les lascars sortent leurs outils et font le boulot. Ils pratiquent une ouverture dans le premier grillage, puis dans le second, et ressortent en courant, le dos courbé, pour aller se mettre à l'abri. Au signal convenu, le chairman prévient le passeur, et le « convoi » se précipite dans la brèche. De leur côté, les trafiquants locaux graissent la patte des policiers marocains pour qu'ils ferment les yeux. Et, qui sait, ces flics ripoux bénéficient peut-être aussi de complicités côté espagnol… On te propose deux tarifs pour passer en Espagne : par la mer, en *patera*, ça coûte au bas mot mille, mille cinq cents euros ; et en se glissant sous la grille, seulement cinq ou six cents euros. Pour compléter un convoi, le chairman peut même faire un « petit prix » à ceux qui n'ont pas assez. Quatre cents euros, par exemple. Abdelkader s'est fait une réputation de type arrangeant et réglo. Grâce à son caractère souple, il est estimé par les clandestins. Sa femme, qui vit à Nouakchott, lui sert de trésorière : certaines familles de candidats préfèrent envoyer l'argent chez elle, et elle prévient alors Abdelkader du paiement. Sinon, il faut envoyer le fric sur le compte en banque de Mohamed, un épicier de Castillejos, qui le transmet ensuite à Abdelkader, moyennant une commission de cinquante dirhams – quelle que soit la somme reçue. Abdelkader prélève également son « droit de ghetto » sur ces transactions. Certains tentent de recevoir le transfert à son insu, pour éviter l'impôt, mais ils s'exposent à une bastonnade s'ils se font prendre.

Au départ d'un convoi, les policiers du ghetto forment une haie, tandis que le secrétaire fait appel et seuls ceux qui ont payé sont autorisés à partir. Une fois la caravane en branle, un des policiers les accompagne jusqu'au grillage et, si le passage est un succès, il peut s'engouffrer dans la brèche et passer gratis.
Pas mal de monde parvient à entrer en Europe par ce biais-là. Abdelkader organise des convois de trente ou quarante personnes, et récompense les coupeurs marocains en conséquence. Je ne sais pas combien il les paye, mais le fait est que ces jeunes Arabes semblent satisfaits, ils n'ont que rarement des querelles avec lui. Par contre, ils se plaignent des autorités du ghetto nigérian, qui oublient souvent d'honorer leur salaire. Abdelkader jour alors le juge de paix, et raisonne de chairman anglophone : « Tu sais, sans ces garçons, ce bizness est fichu. Ce n'est pas nous qui pourrons cisailler le grillage à leur place. »

Dem ak xabaar (partir et raconter). Récit d'un clandestin africain en route vers l'Europe, Mahmoud Traoré et Bruno Le Dantec, éd. Lignes, 2012.

❖ MOURIR À LA FRONTIÈRE

K. ESPAGNE : ALGÉSIRAS

RUE DES VOLEURS
Mathias Énard

Le cargo qui relie Tanger à l'Espagne, sur lequel travaille Lakhdar, se trouve bloqué pour raisons administratives dans le port d'Algésiras. Malgré l'interdiction pour un Marocain de pénétrer en territoire espagnol, le jeune homme parvient à se faire embaucher hors de la zone portuaire contrôlée par la police. Il découvre avec horreur son nouveau travail chez Marcelo Cruz, entrepreneur des pompes funèbres, dont les naufragés de l'émigration sont le fonds de commerce.

Un jour, M. Cruz est parti à l'aube avec le corbillard ; il est revenu avec une cargaison de morts, - dix-sept, une *patera** avait chaviré au large de Tarifa et le courant avait saupoudré les plages de cadavres. Il était bien content de cette moisson, d'un bonheur bizarre, surtout il ne voulait pas paraître heureux de s'engraisser sur le dos des pauvres crevés, mais je sentais, derrière son masque de circonstance, à sa façon de caresser ses chiens, de me dire *mon petit Lakhdar*, qu'il était ravi de la reprise des affaires, tout en en ayant honte.

Dix-sept. C'est un petit nombre gigantesque. On ne se rend pas compte en entendant, à la radio ou à la télévision, le nombre de cadavres laissés par telle ou telle catastrophe ce que représentent dix- sept corps. On se dit ah, dix-sept, ce n'est pas beaucoup, parlez-moi de mille, de deux mille, de trois mille macchabées, mais dix-sept, dix-sept ce n'est rien d'extraordinaire, et pourtant, et pourtant, c'est une quantité énorme de vie disparue, de viande crevée, c'est encombrant, dans la mémoire comme dans la chambre froide, ce sont dix-sept visages et plus d'une tonne de chair et d'os, des dizaines de milliers d'heures d'existence, des milliards de souvenirs disparus, des centaines de personnes touchées par le deuil, entre Tanger et Mombassa.

J'ai enveloppé un par un ces types dans leurs linceuls, en pleurant ; la plupart étaient jeunes, de mon âge, voire moins ; certains avaient les membres brisés ou des ecchymoses sur le visage. La grande majorité paraissait arabe. Parmi ces corps se trouvait celui d'une fille. Elle s'était tatoué au henné un numéro de téléphone sur le bras, un numéro marocain. Elle avait les cheveux longs, très noirs, le visage gris. J'étais gêné ; je ne voulais pas entrevoir ses seins, son sexe ; normalement je n'aurais pas dû la mettre en bière moi-même ; c'était une femme qui aurait dû s'en occuper. J'avais peur de mon propre regard sur ce corps féminin ; j'imaginais Meryem** morte – c'était elle que je mettais en bière, elle que j'enterrais enfin, seul dans la nuit de mes cauchemars, j'ai imaginé la police appeler à ce numéro tatoué, une mère ou un frère décrocher, une voix presque mécanique les informer, en répétant très fort pour être compris, de la fin de leur sœur, de leur fille, tout comme le téléphone avait dû retentir chez mon oncle, un jour,

pour annoncer cette terrible nouvelle, comme il sonnera aussi pour nous, les uns après les autres, et tendrement, fraternellement, j'ai disposé cette inconnue dans son sarcophage de métal avec honte et précaution.
Peut-être n'imagine-t-on vraiment la mort qu'en voyant son propre cadavre dans celui des autres, jeunes comme moi, marocains comme moi, candidats à l'exil comme moi.
Le soir j'écrivais des poèmes pour tous ces disparus, des poèmes secrets que je glissais ensuite dans leur cercueil, un petit mot qui disparaîtrait avec eux, un hommage, une *ritha'* ; je leur donnais des noms, j'essayais de les imaginer vivants, de deviner leur vie, leurs espoirs, leurs derniers instants. Parfois je les voyais en rêve.
Je n'ai jamais oublié leurs visages.

Rue des Voleurs, Mathias Énard, Actes Sud, 2013

* Bateau de fortune transportant des migrants.
** Cousine de Lakhdar et sa première expérience sexuelle adolescente.
Prise sur le fait et chassée par sa famille, tout comme lui de la sienne, Meryem meurt au loin, des suites de sa grossesse. Lakhdar ne l'apprendra que bien plus tard.

L. ITALIE : LAMPEDUSA

ELDORADO

Laurent Gaudé

Le commandant Salvatore Piracci est chargé de surveiller les côtes italiennes et d'appréhender les bateaux chargés de migrants pour les remettre aux autorités italiennes. Une nuit, il apprend qu'un cargo a été arraisonné sans sa « cargaison » composé de migrants clandestins. Par peur des autorités, le capitaine du cargo a mis les migrants dans cinq canots de sauvetage et les a laissés au gré des flots. Le commandant Piracci prend la mer en urgence avec son équipage pour essayer de retrouver des survivants.
« Ils restèrent longtemps silencieux. Absorbés par l'écoute de cette étrange musique qui berçait la mer, oublieux de leur mission, de l'urgence du sauvetage. Le temps était suspendu. Personne n'avait envie de parler. On eût dit que la frégate avançait seule, lentement, et qu'elle se dirigeait d'elle-même vers la voix de la nuit.

Enfin, le commandant reprit ses esprits et ordonna d'une voix forte qui vint briser l'instant suspendu :

- Faites retentir l'alarme !

Alors de l'intérieur de la passerelle, le second actionna l'alarme et un énorme vagissement sortit des tripes du navire, sourd et rocailleux. Cette longue note lourde qui faisait trembler les boulons sur le pont avait répondu à la voix fragile mais paradoxalement, malgré sa puissance, elle semblait moins forte que le chant têtu qui berçait la mer et la tenait assagie.

Ils finirent par apercevoir les embarcations. À deux cents mètres. À peine. Ballottées par les flots.

- Combien ? demande le commandant.
- Deux, répondit Gianni.
- Deux, ça ne suffit pas, maugréa le commandant à part soi.

Le surgissement de nulle part de la frégate fut accueilli par des hurlements de joie dans les deux canots.

« C'est bon signe », pensa le commandant. Il savait que les hommes véritablement épuisés, ceux qui ont vu mourir leur voisin ou qui se battent contre la faim, ne crient pas.

Gianni jeta une échelle de corde et l'opération de montée à bord put commencer. Il n'y avait manifestement ni blessés ni personne dont l'état empêchait le transport. Cela allait être simple et rapide. Le commandant resta sur le pont et observa les silhouettes qui, les unes après les autres, s'extrayaient de leur canot et s'agrippaient avec rage à l'échelle qui allait les sauver. Pour un instant encore, il était en train de sauver des vies. De soustraire des êtres à l'engloutissement. Pour un instant encore, il n'y avait que cela. Dès qu'ils auraient tous pris pied à bord, il allait devoir redevenir le commandant italien d'un navire d'interception. Il aurait voulu que cet instant s'étire éternellement, que ce soit cela son métier : une quête dans la nuit à la recherche d'embarcations perdues. Un combat entre lui et la mer. Rien d'autre. Reprendre des hommes à la mort. Les extirper de la gueule de l'océan. Le reste, tout le reste, les procédures d'arrestation, les centres de détention, les tampons sur les papiers, tout cela, à cet instant, était dérisoire et laid.

Eldorado, Laurent Gaudé, Actes Sud, 2006.

M. LYBIE : LE DÉSERT

LA MER, LE MATIN

Margaret Mazzantini

Après la mort de son mari abattu par un milicien pro-Khadafi, Jamila et son jeune fils Farid fuient le chaos en Lybie dans l'espoir d'atteindre l'Italie.

Beaucoup pensent qu'ils seront en sécurité dans les camps de réfugiés, de l'autre côté de la frontière. Jamila sait que cet itinéraire est dangereux, les hommes des milices loyalistes contrôlent des kilomètres de fil barbelé, ils tirent sur les fuyards.
Eux, ils prendront la direction de la mer. Dans un camion bourré de paquets et de Noirs entassés comme des esclaves qui a failli ne pas s'arrêter pour les laisser monter. Jamila crie, elle se lance à sa poursuite. Ils montent en marche : d'abord Farid, comme un singe, puis elle.
Farid voit une jeep, les roues en feu, renverser un vieillard. C'est la première image qu'il a de cette traversée du désert.
Il n'arrive pas à garder les yeux ouverts, sa mère a mis son voile sur son visage pour le protéger du sable. Les roues du camion descendent et montent des dunes.
Des kilomètres de silence, seulement le bruit rauque du moteur. C'est une scène de guerre, de toutes les guerres. Des êtres humains transbahutés comme du bétail. On ne s'arrête pas pour pisser.
Ils ont tous les yeux fermés, la tête basse, blanche de sable.
L'horizon est visqueux. Le ghibli[2] balaye la terre constellée de détritus. Des carcasses de voitures brûlées, des ordures qui bougent.
Grand-père Mussa lui a dit que tout ce qui se trouve dans le désert appartient au désert et a une utilité, parce qu'on pourra l'utiliser pour autre chose, pour une autre vie.

2. Le Ghibli ou sirocco est un vent chaud d'Afrique du Nord.

Le sable laisse affleurer des guenilles bigarrées. Une chemise, un jean qui paraissent vides, comme des tissus desséchés étendus sur le sol. Un peu plus loin, une chaussure.
Puis des têtes dévorées par la chaleur, enfouies dans le sable. Les cheveux et les mâchoires. Les mains, comme des caroubes racornies.
Dans le camion, des hurlements puis le silence. Jamila se penche en avant et vomit. Farid a son voile sur les yeux, il voit le cimetière à ciel ouvert à travers ce filtre pâle.
Ce sont tous des Noirs. Morts depuis quelques mois déjà. Avant la guerre. Leurs vêtements sont intacts, aucun projectile ne les a tués.
Tout le monde sait qui ils sont. Ce sont les réfugiés du Mali, du Ghana, du Niger, que les caravaniers ont abandonnés au milieu du désert après les accords du Raïs[3] avec l'Europe pour bloquer les flux migratoires des sans-espoir.
Dieu dans le désert, c'est l'eau et c'est l'ombre.
Il y a une bouteille en plastique vide tout près d'une main décharnée. Le tout dernier geste avant la mort.
Mais où est Dieu, dans ce désert-là ?

La mer, le matin, Margaret Mazzantini, traduit de l'italien par Delphine Gachet. Laffont, coll. Pavillons, 2012 (éd. italienne 2011).

3. Raïs : le Chef, le Guide ; nom attribué à Mouammar Kadhafi qui a dirigé la Libye de 1969 à 2011

❖ EN FRANCE

N. CALAIS

À L'ABRI DE RIEN
Olivier Adam

Depuis la fermeture du Centre de Sangatte en 2002, les réfugiés continuent d'affluer… Sans repères, ils errent dans les villes avoisinantes, s'éparpillent sur le port de Calais ou le littoral, se cachent dans les bois, cherchant des espaces en marge où subsister, prêts à saisir n'importe quelle chance de passer en Angleterre. Marie, une femme à la dérive, traverse un jour la ville en compagnie de son fils…

On est passés près du Monoprix. Devant, il y avait tous ces types que je n'osais jamais regarder, ils avaient l'air sale et crevé, ils étaient si maigres sous leurs habits déchirés. Tout le monde les appelait les Kosovars, mais c'étaient surtout des Irakiens, des Iraniens, des Afghans, des Pakistanais, des Soudanais, des Kurdes. Certains étaient assis sur des cartons, les autres restaient debout par grappes, discutaient en attendant quoi ? Devant la mairie se dressait une tente immense, on l'avait installée à la fermeture du camp. Je n'ai jamais compris pourquoi ils l'avaient fermé, ce camp. Les choses n'avaient fait qu'empirer. Ils étaient toujours aussi nombreux, ils cherchaient toujours le moyen de passer en Angleterre, seulement maintenant ils étaient vraiment à la rue, livrés à eux-mêmes. Le midi, le soir, on les voyait faire la queue en rang deux par deux pour du pain une soupe chaude, ils mangeaient ça à l'intérieur, assis sur des bancs d'école à l'abri de la toile, ou bien debout dehors, dans la rue ou sur les pelouses du parc. La nuit ils dormaient on ne savait trop où, où ils pouvaient, dans la forêt les sous-bois, dans les gares, les blockhaus des halls d'immeuble les hangars, les entrepôts les chalets de plage. Quand ils n'y tenaient plus, ils finissaient par se glisser sous un camion, dans un bateau ou sous un train, souvent c'étaient les plus jeunes qui tentaient leur chance. La plupart on ramenait leurs corps déchiquetés dans

des linceuls. Les autres se faisaient prendre, on les envoyait à Paris ou ailleurs, dans des centres, trois jours plus tard ils étaient de retour et attendaient le moment de retenter leur chance.
À l'abri de rien, Olivier Adam, Éd. De l'Olivier – 2007.

O. LA CIMADE À PARIS

SAMBA POUR LA FRANCE

Delphine Coulin

Samba Cissé a quitté le Mali pour tenter sa chance en France. Il habite chez un oncle, Lamouna, dans un sous-sol vétuste, travaille, paie des impôts. En 2008, après dix ans en France, il se rend à la Préfecture de police de Paris pour voir où en est son dossier de régularisation mais il est arrêté et menacé d'expulsion. Il fait appel à la Cimade (association de solidarité active avec les migrants, les réfugiés et les demandeurs d'asile) pour le défendre et y rencontre l'auteure et narratrice, Delphine Coulin, alors bénévole dans l'organisme.

Chaque jeudi, nous avions rendez-vous, Samba et moi, à la permanence où j'étais bénévole, une petite salle prêtée par un temple protestant dans le dix-septième arrondissement de Paris : la Cimade est sans appartenance religieuse, mais elle date de la guerre, lorsque les protestants sont venus en aide aux déportés, et elle a gardé des liens avec les temples. Sur les murs, des affiches donnaient toutes les astuces pour devenir un bon scout. C'était encore plus absurde d'écouter les récits des expulsés au- dessous du manuel du bon petit explorateur.

Un Afghan se faisait aider par un compatriote qui parlait français et racontait sa situation sous un poster qui disait : « Nous nous engageons, pendant notre explo, à marcher en groupe, à gauche de la route, et à ne jamais nous quitter ».

Il est Afghan, mais il est né en Iran, en 1988. Il a vécu toute sa vie en Iran. Il ne parle que le perse d'Iran. Mais en Grèce ils ont voulu le rapatrier en Afghanistan parce que son passeport dit qu'il est Afghan. L'Iran n'a jamais voulu lui donner de passeport, parce que les Afghans ne sont pas bien vus.
Manu a regardé bien en face l'homme dont elle ne comprenait pas la langue et elle a dit :
Ici, on risque de ne rien pouvoir faire. La France va vous renvoyer en Grèce, parce que c'est le premier pays d'Europe où vous êtes entré. Le problème, c'est qu'en Grèce il n'y a que huit demandes d'asile qui ont été acceptées l'année dernière. Ils renvoient tout le monde. Et c'est en Afghanistan qu'ils vont vous renvoyer. C'est le passeport qui compte, pas la langue, ou l'histoire des gens. Vous comprenez ?
Le jeune homme a crié avant que l'homme traduise à nouveau :
Il n'a jamais mis les pieds en Afghanistan. Et maintenant ils vont le renvoyer là-bas alors qu'il y a la guerre. Alors qu'est-ce qu'on peut faire ?
Elle écoutait, et elle essayait de trouver une solution pour chacun. Nous étions deux stagiaires et deux bénévoles, face à quatre sans-papiers. Manu, Violeta, une étudiante argentine, Mirabelle, une grande fille fantasque qui travaillait pour une ONG franco-togolaise, et moi. Tous les gens qui défilaient chaque jeudi devant nous étaient blessés, d'une manière ou d'une autre, et nous devions apprendre à leur parler doucement, mais sans pitié : franchement. Les sans-papiers qui venaient nous voir avaient vécu tant de misères qu'ils étaient prêts à tout entendre, sauf des mensonges ou de faux espoirs, alors, patiemment, nous expliquions ce qu'il était encore possible de faire, et les hommes et les femmes nous écoutaient à leur tour. Tout cela se passait dans une ambiance assez calme, et conviviale. La violence de ce qui se disait n'était palpable que dans la cruauté que j'infligeais à mes cigarettes triturées. Je me vengeais sur elles. Je ne fumais que le soir, et le jeudi après-midi.
Samba attendait son tour à côté d'un Algérien qui aurait pu être son grand-père et avait une respiration d'accordéon fatigué. Face à moi, il y avait à présent une vieille Sénégalaise qui disait :

Tout le mal qu'ils m'ont fait, ils devront en rendre compte à Dieu.
Madame S., en France depuis 1982, dont la fille née ici en 1987 était Française, était-elle aussi en voie d'expulsion. Elle n'avait plus d'endroit où dormir. Le soir, si sa fille, qui vivait avec son ami dans une chambre d'hôtel, ne voulait pas d'elle, Madame S. appelait le 115 et dormait avec les clochards. Plus loin, un bébé sommeillait dans sa poussette, ignorant ce qui était en train de se passer autour de lui.

Chacun venait avec ses « preuves de vie », des fiches de paie, des factures, des lettres d'amis, des quittances de loyer, des avis d'imposition, des attestations diverses et variées, qu'ils devaient garder pour prouver qui ils étaient, quand ils étaient arrivés, qui ils fréquentaient, chez qui ils avaient habité, chez qui ils avaient travaillé, qui était leur médecin, quels diplômes ils avaient obtenu, dans quelle association, mouvement, parti ils avaient milité, quelle famille ils avaient, en France, à l'étranger : les sans-papiers avaient, en fait, beaucoup, beaucoup de papiers – et ils les gardaient, tous, précieusement.
Lamouna avait même dû lui faire une lettre où il certifiait « sur l'honneur la bonne moralité » de Samba. Sa signature était malhabile, émouvante : un L et un S se chevauchaient. Samba l'avait pliée soigneusement et glissée dans une petite chemise de plastique. Comme tous les autres, il avait rangé toutes ses feuilles année par année, dans des pochettes de couleur : un véritable archiviste. Un seul papier lui manquait, une carte de séjour. Alors chaque jeudi, pendant une heure, il montrait tous les autres papiers en sa possession, et il me racontait son histoire. Il racontait bien, et décrivait tout, y compris des sensations, des odeurs, des détails qu'il avait remarqués, et même parfois, ses rêves. J'avais décidé d'écrire au ministre et au préfet pour leur demander de revoir leur décision. Il y avait peu de chance qu'ils le fassent, et nous avions peu de temps. Mais j'avais envie d'essayer tous les moyens possibles.

Samba pour la France, Delphine Coulin, Seuil, 2011.

P. LES MIGRANTS

REGARDEZ-LES

Laurent Gaudé

Laurent Gaudé, écrivain est notamment l'auteur des romans, *Le soleil des Scorta* (2004) et *Eldorado* (2006). Il a écrit ce poème inédit pour l'hebdomadaire *Le Un*, publié le 9 septembre 2015.

Regardez-les, ces hommes et ces femmes
Qui marchent dans la nuit
Ils avancent en colonne, sur une route
Qui leur esquinte la vie.
Ils ont le dos voûté par la peur d'être pris
Et dans leur tête,
Toujours
Le brouhaha des pays incendiés.
Ils n'ont pas mis encore assez de distance
Entre eux et la terreur,
Ils entendent encore les coups frappés
A leur porte,
Se souviennent des sursauts dans la nuit.
Regardez-les.
Colonne fragile d'hommes et de femmes
Qui avance aux aguets,
Ils savent que tout est danger.
Les minutes passent mais les routes
Sont longues.
Les heures sont des jours et les jours
Des semaines.
Les rapaces les épient, nombreux.
Et leur tombent dessus,
Aux carrefours.
Ils les dépouillent de leurs nippes,
Leur soutirent leurs derniers billets.
Ils leur disent : « Encore »,
Et ils donnent encore.

Ils leur disent « Plus ! »,
Et ils lèvent les yeux ne sachant plus
Que donner
Misère et guenilles,
Enfants accrochés au bras qui refusent
De parler
Vieux parents ralentissant l'allure,
Qui laissent traîner derrière eux les mots
D'une langue qu'ils seront contraints
D'oublier.
Ils avancent,
Malgré tout,
Persévèrent,
Parce qu'ils sont têtus.
Et un jour enfin,
Dans une gare,
Sur une grève,
Au bord d'une de nos routes,
Ils apparaissent.
Honte à ceux qui ne voient que guenilles.
Regardez bien.
Ils portent la lumière
De ceux qui luttent pour leur vie.
Et les dieux (s'il en existe encore)
Les habitent.
Alors dans la nuit,
D'un coup, il apparaît que nous avons
De la chance si c'est vers nous
Qu'ils avancent.
La colonne s'approche,
Et ce qu'elle désigne en silence,
C'est l'endroit où la vie vaut d'être vécue ?
Il y a des mots que nous apprendrons
De leur bouche,
Des joies que nous trouverons
Dans leurs yeux.
Regardez-les,

Ils ne nous prennent rien.
Lorsqu'ils ouvrent les mains,
Ce n'est pas pour supplier,
C'est pour nous offrir
Le rêve d'Europe
Que nous avons oublié.

Regardez-les, Laurent Gaudé, *Le Un*, n°73, 09/10/2015

Document réalisé par Martine Paulin, agrégée de Lettres modernes, en collaboration avec le Département Éducation du Musée national de l'histoire de l'immigration.
©Tous droits réservés. Reproduction interdite.

INFORMATIONS PRATIQUES

ACCÈS

PALAIS DE LA PORTE DORÉE

Musée national de l'histoire de l'immigration

Aquarium tropical

293, avenue Daumesnil – 75012 Paris

Métro 8 – Tramway 3ª – Bus 46 et 201 – Porte Dorée

Établissement accessible aux personnes à mobilité réduite par le 293 avenue Daumesnil – 75012 Paris

www.palais-portedoree.fr

T. : 33 (1) 53 59 58 60 – E. : info@palais-portedoree.fr

HORAIRES

Du mardi au vendredi, de 10h à 17h30.

Le samedi et le dimanche, de 10h à 19h.

Fermeture des caisses 45 minutes avant la fermeture.

Fermé le lundi et les 25 décembre, 1er janvier, 1er mai.

Ouvert le 14 juillet et le 11 novembre.

Document conçu par le département des Ressources pédagogiques du Musée national de l'histoire de l'immigration, reproduction interdite.

Toutes les ressources du Musée national de l'histoire de l'immigration sont mises en ligne et téléchargeables librement sur le site internet :

www.histoire-immigration.fr/pedagogie